

Benjamin Hoffmann signe un magnifique roman sur les turbulences d'une amitié captive du fantasme de la *terra incognita*

# AMBIVALENCES DU DÉSIR



L'île de la Sentinelle est un des derniers espaces jamais explorés au monde; son histoire et la fascination qu'elle exerce sur l'Occident sont au coeur du roman de Benjamin Hoffmann. KEYSTONE

MAXIME MAILLARD

**Roman** ► Serait-ce la dernière poche de mystère à la surface de la terre? L'ultime lieu se refusant au savoir anthropologique? Située à mille kilomètres des côtes indiennes, l'île de la Sentinelle abrite un peuple coupé du monde, dont nous ne savons rien si ce n'est qu'il doit sa survie à la farouche détermination avec laquelle il repousse tout étranger tentant d'approcher son territoire. Dernière illustration en date: le 17 novembre 2018, l'évangéliste américain John Chau tente une incursion illégale sur l'île afin de prêcher la bonne parole aux chasseurs-cueilleurs. Son corps sera transpercé de flèches avant d'être enfoui dans le sable. Les autorités indiennes s'opposent à son rapatriement, conformément à une loi de 1996 qui interdit l'accès à cette portion de terre émergée de soixante kilomètres carrés.

Ici s'interrompt (provisoirement du moins) l'histoire méconnue des Sentinelles, vieille pourtant de plus de cinquante mille ans. Une histoire qui trouve un prolongement romanesque saisissant dans le dernier livre de Benjamin Hoff-

mann, écrivain et professeur de littérature aux États-Unis à qui l'on doit notamment *Père et fils* (2011), anatomie poignante d'une perte irrémédiable, et *American Pandemonium* (2016), fresque d'une errance post-apocalyptique à travers un pays dévasté, tous deux publiés dans la collection «L'Arpenteur» chez Gallimard.

Avec *L'île de la Sentinelle*, celui qui est aussi essayiste (*Les Paradoxes de la modernité*, Ed. Minuit, 2020) fait son entrée dans la prestigieuse «Collection Blanche», explorant avec la rigueur du chercheur et la sensibilité du romancier le fantasme de la *terra incognita*, ses effets sur la rationalité des actions humaines et sur l'évolution des rapports entre l'Occident et les peuples autochtones.

## Amitié asymétrique

«La Sentinelle n'est pas un lieu seulement mais une idée.» Elle accapare le narrateur Krish, doctorant indien en anthropologie à Yale dont la recherche porte sur les convictions religieuses des Onges, un des trois derniers peuples vivant sur l'archipel des Andaman, non loin des Sentinelles; elle obsède Markus, enfant prodige tourmenté et écrivain raté que sa

passion pour Joseph Conrad incite désespérément à la rédaction d'un roman sur la mystérieuse île.

Entre l'immigré studieux en quête de reconnaissance sociale et le ténébreux rejeton d'une famille à la richesse écrasante (son père est un galeriste d'art new-yorkais adulé), une étrange amitié se noue. A la fois stellaire et asymétrique, régie par l'admiration et la jalousie, le plaisir et le regret, le désir refoulé et l'animosité. «C'est peut-être cela, l'ambiguïté de l'amitié masculine: c'est une forme d'amour où entre toujours un degré de compétition et l'on ne sait jamais vraiment quel sentiment y prédomine.»

## Stéréotypes et préjugés racistes

L'évolution sur plusieurs années de cette relation, née dans les rangs d'une société d'étudiants du Midwest, constitue la trame principale du roman. En contrepoint, par alternance, se déploie l'étude documentée de l'île et de ses occupants. Tel un «bateau fantôme», elle émerge dans la conscience occidentale au fil des siècles et des représentations stéréotypées, nourries de préjugés racistes, que rapportent les explorateurs et les voyageurs:

de Ptolémée mettant en garde contre «l'île des cannibales» aux photos pseudo-scientifiques prises en 1879 par l'officier naval Portman pour prouver la lubricité de ces «corps sauvages», l'histoire des contacts avec la peuplade est marquée par la violence symbolique.

L'hostilité des Sentinelles vis-à-vis de l'extérieur trouvant sa source dans le rapport ambigu entre ethnographie et domination, science et colonisation, connaissance et asservissement. Et c'est, paradoxalement, ce qui assurera leur survie, déduit le narrateur dont les raisonnements nourris par les travaux académiques parviennent à tenir à distance une conception aussi bien exotique que réductrice de l'altérité. «Et pour la première fois, il me vient le soupçon d'avoir fait erreur lorsque je me suis représenté les Sentinelles comme une figure de la Différence», remarque-t-il à la fin du livre alors qu'il fait face à un enfant de l'île. Cette simple incarnation d'une humanité commune l'attendrit, avant de le questionner en retour sur les raisons de sa fascination pour un espace ayant échappé au siècle des grandes découvertes.

## Des origines obscures de la rationalité

Entre fiction et document, anatomie d'une Amérique désenchantée et étude anthropologique, réflexions sur l'exil et récit d'un couple à la dérive (Krish étant enlisé dans sa relation avec une femme Texane), ce roman voyageur est aussi une œuvre sur les ambivalences du désir. Celui-là qui, à l'échelle d'une civilisation mue par le tropisme de la découverte, détruit son objet à force de le soumettre; mais aussi à l'échelle individuelle, lorsque, devenu irrésistible, il emporte l'individu au-delà des limites de la raison et de la morale, parfois au péril de sa vie. Ce dont Markus fera l'amère expérience, occasionnant une des nombreuses comètes philosophiques jaillissant de la prose édifante de l'auteur: «La rationalité n'est que la justification a posteriori de nos désirs.»

Benjamin Hoffmann, *L'île de la Sentinelle*, Ed. Gallimard, 2022, 384 pp.

## Nouvelles de l'au-delà



**Roman** ► Pour détourner le vers de Dante, quiconque entrera dans ce roman devra abandonner toute certitude, se laisser envoûter par son charme surréaliste. Ainsi, un chirurgien exerçant dans un petit village indien où la misère le dispute à la corruption voit débarquer au crépuscule une famille. Cet homme, sa femme enceinte et leur fils, n'ont rien de patients ordinaires puisqu'ils ont été assassinés, gratuitement et sauvagement. C'est donc tout droit du royaume des défunts qu'ils arrivent avec une étrange requête: que leurs blessures soient refermées avant

qu'à l'aube leur sang ne se remette à couler, les vouant une nouvelle fois à une mort certaine. Commence alors une course contre la montre au cours de laquelle, telle une mythique épopée, les opérations se succèdent tout autant que les conversations. Mais déjà le soleil pointe à l'horizon et rien, évidemment, ne se passera comme prévu.

Du parti pris de l'in vraisemblable, Vikram Paralkar, qui signe avec *Les Blessures des morts* son deuxième ouvrage, tire une histoire hyper réaliste à laquelle on adhère immédiatement, délaissant la voie de la compréhension pour celle de l'émotion nous liant aux personnages qui hantent ce huis clos. Leur complexité s'inscrit plus largement dans la fresque que l'auteur né à Mumbai dresse de l'Inde, ce pays où les divinités habitent le quotidien mais n'arrivent guère à rivaliser avec le dieu argent qui régent le tout. Magistralement orchestrée et écrite, la réflexion du chirurgien se tournera alors vers la question de savoir s'il est possible de réparer le corps sans érafler l'âme, de colmater sa vie sans se préoccuper de sa mort. Au terme de cette folle nuit, il aura affronté ses démons intérieurs. Merveilleux, comme le promettait la couverture. **AMANDINE GLÉVAREC**

Vikram Paralkar, *Les Blessures des morts*, traduit de l'anglais par Xavier Gros, Ed. Bantam, 2022, 236 pp.

## L'amour contre la douleur

**Roman** ► Deux parcours de vie se rencontrent, alors qu'a priori rien n'était censé les rapprocher. Dans *Les Chats noirs de Gallipoli*, Laurent Koutaissoff explore les réactions et attitudes humaines face aux drames de la vie, tant en 2018 que dans l'Italie de l'entre-deux guerres. Expert en histoire de l'art, un professeur meurtri par le décès de son fils décide de se rendre à Gallipoli, ville d'Italie du Sud qu'il connaît à travers ses travaux universitaires. Huit décennies plus tôt, une histoire d'amour entre un jeune homme et une enfant trouvée intrigue et passionne ses habitants.

Anéanti, l'historien d'art nourrit un funeste projet. C'est pour s'y donner la mort qu'il fait ce voyage jusque dans les Pouilles. Mais le hasard, ou le destin, vient rebattre en partie les cartes. Arrivé dans cette petite ville du Salento, le professeur est amené à prendre connaissance des tribulations des amoureux de l'entre-deux guerres. Il croise une fille de ce couple, laquelle, vieillie, n'a rien oublié de ce que sa mère lui a raconté. Dès lors, l'universitaire jusque-là englué dans un deuil problématique comprend qu'il est possible de tenir bon. De ne pas céder à la tentation d'en finir.

Jalonné de drames et d'élans de solidarité, *Les Chats noirs de Gallipoli* redonne vie à l'Italie d'autrefois sans laisser de côté le présent, met l'accent à la fois sur la souffrance et sur l'importance de la relation amoureuse. **MARC-OLIVIER PARLATANO**

Laurent Koutaissoff, *Les Chats noirs de Gallipoli*, Ed. Bernard Campiche, 2022, 303 pp.



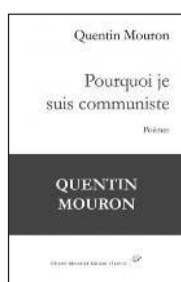
## L'impudique poétique de l'amant Quentin MOURON

**Poésie** ► Entre hauts penseurs et bas instincts, l'écrivain canado-suisse dessine une trajectoire amoureuse aussi scabreuse qu'enflammée.

*Pourquoi je suis communiste*. Un titre qui ne brille pas par son sens de l'à-propos. Ni d'ailleurs par son sens de l'histoire – quiconque a lu les récentes sommes essentielles de Thierry Wolton sur la question ne pourra en disconvenir. Puis on aperçoit le nom de l'auteur, comment le rater vu qu'il est répété en lettres épaisses sur un bandeau promotionnel, et on se souvient que Quentin Mouron aime à faire de l'écriture une posture. Et

que celle-là, derrière le décadentisme un peu faraud de celle-ci, témoigne bien souvent d'un indiscutable talent.

Bref, il faut ouvrir le huitième ouvrage de l'écrivain canado-veveysan, provocateur chic et romancier sardonique, homme de mots ciselés et de chemises repassées qui, après le beau dialogue photographique de *Lost*, s'adonne pour la première fois en solitaire au poème. Placée en épigraphe à cet ensemble d'une trentaine de textes en prose ou vers libres, une citation du philosophe



(et inflexible maoïste) Alain Badiou éclaire le titre en postulant que «l'amour, c'est le communisme minimal». Oui, sous sa gangue philosophico-politique tartinée aussi d'hégélisme, c'est donc bien au plus antique thème de la lyrique occidentale que s'attaque l'auteur.

A sa manière, picaresque et scabreuse, désinhibée et joueuse, il renouvelle le genre. Composée en quatre parties qui disent l'entier d'un incendie amoureux, de l'étincelle à la cendre en passant par l'éruption et la brûlure, ce recueil préfère aux éthers

idéalistes les rigueurs banales d'un quotidien hanté par le fatalisme et gorgé d'apérol spritz. Le sentiment amoureux y est envisagé à hauteur de trottoir, de terrasse, de caniveau parfois, en poèmes qui sont autant de saynètes. D'ivresses en naufrages et d'orgasmes en caresses, Quentin Mouron y fait montre de tout son art du contraste, qu'il s'agisse de chanter «Le spleen du métaphysicien en string», de tacher de sauce samouraï un bouquin de Husserl, de s'adosser à de hauts penseurs pour poétiser de bas instincts.

Poète? Ici, la langue impudique de l'amant se montre plus aventureuse

que celle de l'écrivain. Lequel n'en est pas moins un chroniqueur hors pair, et c'est par leur haute maîtrise de la dramaturgie narrative, par leur science de la chute et leur capacité à exacerber le tragique de la vie urbaine contemporaine que ses textes engagés séduisent, emportent, illuminent parfois. Où Quentin Mouron réaffirme que, par-delà ses inclinations pour le grotesque et l'intellectualisme ostentatoire, il sait écrire comme il sut aimer. Avec flamme.

**THIERRY RABOUD / LA LIBERTÉ**

Quentin Mouron, *Pourquoi je suis communiste*, Ed. Olivier Morattel, 2022, 164 pp.